

on a porté la production à 775,000 tonnes. D'après les meilleurs calculs qui peuvent être faits, on estime à quelque chose comme 3,250,000 sa production pour cette année.

Le capital engagé dans l'industrie du fer aux États-Unis a augmenté de 90 pour cent dans le cours de dix années. La concurrence que les fabricants anglais de fer et d'acier ont à subir sur le marché canadien est une preuve suffisante de l'effet produit par le libre-échange.

Si mon honorable ami veut consulter les rapports du commerce et de la navigation, il trouvera que malgré la politique adoptée par le ministre des Finances, malgré le soin qu'il a pris de donner au fabricant américain tous les avantages possibles, les fabricants américains tiennent sur notre marché le trafic des produits anglais, et cela en trente-trois ou trente-quatre lignes d'articles de fer ou d'acier.

La même chose est arrivée en Australie, et j'ai en ma possession des extraits—dont je n'imposerais pas la lecture à la Chambre—de déclarations faites par quelques-uns des membres les plus influents de la commission des juges à l'exposition du Centenaire, et qui prouvent que les États-Unis étaient devenus à cette époque une rivale des plus dangereuses et des plus formidables pour l'Angleterre, dans ces genres d'industrie dont a parlé l'honorable monsieur. En Australie nous trouvons aussi que les fabricants de fer et d'acier des États-Unis supplantent ceux de la métropole.

Les exportations d'Angleterre aux États-Unis ont diminué de la manière la plus extraordinaire dans le cours des dix dernières années.

Celles de lainages, auxquelles mon honorable ami a fait allusion, ont diminué dans la proportion que j'ai mentionnée; celles de lin sont tombées de £21,000,000 à £13,000,000; celles de coton, de £27,000,000 à £10,000,000; celles de fer et d'acier, de £46,000,000 à £6,000,000; celles des soieries, de £18,000,000 à £3,000,000. M. Mundella lui-même, qui est une assez bonne autorité, je crois—mon honorable ami l'admettra—parlant à Sheffield en 1878, disait :

Non-seulement l'Amérique fournit de marchandises son propre marché mais elle exporte ses produits manufacturés dans une si grande mesure qu'elle est devenue une puissante rivale pour l'Angleterre.

Je pourrais multiplier ainsi les citations à l'infini.

A la Chambre des Communes, M. Ritchie a attiré l'attention sur le fait qu'il y a eu une diminution de 30 pour cent dans les exportations totales de l'Angleterre depuis 1872 jusqu'à 1880, et M. Hurlbert, dont j'ai ici l'ouvrage, attire l'attention sur le fait que dans le cours des douze dernières années, il y a eu une diminution de 33 pour cent dans les exportations de l'Angleterre en Allemagne; de 36 pour cent dans celles en Hollande; de 28 pour cent dans celles aux États-Unis. Les exportations de laine filée en Allemagne sont tombées de £6,000,000 à £1,500,000. Pendant ce temps le trafic général s'est accru de 21 pour cent en Angleterre, tandis qu'en Hollande, en Belgique, en France et en Allemagne, l'augmentation a été de 57, 51 et 39 pour cent, et de 68 pour cent aux États-Unis. En d'autres termes le trafic général aux États-Unis a augmenté trois fois plus que celui d'Angleterre.

Il y a eu en Angleterre, de 1878 à 1880, une augmentation surprenante de 25 à 30 pour cent en moyenne dans l'importation de ses propres marchandises d'épave; de 20 à 25 pour cent dans celles de laines, et de 30 à 40 pour cent dans la quincaillerie.

Mon honorable ami n'a pas voulu admettre que l'Angleterre n'avait pas été favorisée de cette prospérité qui a visité tous les autres pays. Il n'a pas cependant cité un seul chiffre, une seule donnée, pour démontrer la fausseté de sa prétention. Je ne fatiguerai pas la Chambre par des citations de chiffres sur cette question, mais je citerai des témoignages, que mon honorable ami ne peut même pas contredire, pour prouver la parfaite exactitude de mes prétentions. Je rapporterai ce que M. Gladstone—une assez bonne autorité, je suppose—disait sur ce sujet en 1881 en pleine Chambre des Communes, alors qu'il faisait son exposé

M. McNEILL

financier, comme chancelier de l'échiquier. A la même époque que les honorables messieurs de l'opposition parlaient de la prospérité générale dont bénéficiaient tous les pays, M. Gladstone disait de l'Angleterre libre-échangiste :

Le revenu ne fait que commencer à se remettre d'une sérieuse dépression. Cette Chambre verra par les calculs que j'ai faits qu'il y a plus de témérité que les faits n'autorisent dans les impressions ressenties en certains quartiers concernant les proportions du réveil dans le revenu. En général on commence à se remettre, mais je ne crois pas qu'il soit judicieux d'y voir plus qu'un commencement.

Plus loin, vers le milieu de son discours, il fait la remarque suivante :—

Nous gagnons du terrain si vite et depuis si longtemps que le peuple commence à croire que nous ne cesserons jamais d'en gagner; mais je désire qu'il soit bien compris par le parlement que nous ne gagnons pas de terrain actuellement.

Cela s'entendait de 1881.

Je parle des dernières années, sans faire allusion aux différences de partis, et je dis que nous perdons du terrain plutôt que nous n'en gagnons.

Quelle était alors la condition du Canada? Nous nous souvenons tous très bien que le ministre des Finances vint nous dire en 1881 en cette enceinte qu'il avait un surplus de quelque chose comme \$4,300,000, que les industries du Canada s'étaient élevées de la dépression et d'une condition désespérée à un état de prospérité qui avait surpris non-seulement cette Chambre et le pays, mais le monde entier. Nous avons entendu dire d'un autre côté que cela n'était que le résultat d'un souffle passager de prospérité; mais que cette prospérité n'avait point touché l'Angleterre.

Dans ce temps-là même, M. Melver, de Birkenhead, disait dans l'enceinte de la Chambre des communes :

Je crois qu'avant longtemps la classe ouvrière demandera à grands cris le renversement de notre politique actuelle.

Que disait M. Gladstone en 1882? Il disait :

Au sujet de la condition financière du pays en général, je dirai seulement que les dépenses s'augmentent quelque peu, tandis que le revenu est quelque peu stagnant.

C'était en 1822 :

Il est égal à celui des deux dernières années.

Nous savons ce qu'il était en 1881.

C'est une chose très remarquable que bien qu'il y ait en général de l'activité dans les affaires et que la condition du commerce ne puisse pas être considérée satisfaisante en général, néanmoins, ce n'est que d'une manière lente et languissante que le pays s'est remis de l'extrême dépression qu'il a soufferte, spécialement pour ce qui concerne le revenu du pays.

Cette année-là l'honorable ministre des Finances a déclaré un surplus de plus de \$6,000,000. Voici ce que dit en 1883 M. Childers dans son exposé financier :

Quoique bien des items du revenu aient été longtemps stagnants, ils s'élèvent maintenant.

"S'élèvent" seulement! Un peu plus loin il ajoute :

Je suis tenu de dire que, après avoir bien examiné le revenu de même que les dépenses, je ne puis trouver que l'échiquier ait encore reçu d'autres sources quoi que ce soit pour compenser la grande diminution dans le revenu provenant des spiritueux.

Sir Stafford Northcote dit :

Il est très satisfaisant de trouver que la condition du pays n'est pas aussi mauvaise que nous avions quelque raison de le croire.

Et le Times disait le 6 avril :

On savait que, comme question de fait, c'était un petit surplus que celui dont nous pouvions disposer, bien qu'il fût assez satisfaisant pour prouver que le pays n'était pas malheureux.

Le Times disait le lendemain :

Sans vouloir en aucune façon envisager en pessimiste notre condition nationale, nous nous hasardons à dire qu'elle n'est pas de nature à nous dispenser d'une stricte attention et d'une stricte économie. Sous certains rapports on peut la représenter comme précaire. ** Bien que le volume de notre commerce ait été maintenu, les profits ont été réduits.

M. Rylands, en faisant sa motion en Chambre relativement aux dépenses nationales, fit allusion à l'état peu satisfaisant du commerce, et pour donner plus de force à son plaidoyer